



SOUVENIRS DU MAQUIS

Au pays du bandit CASTELLI qui vient d'être tué en Corse

(De notre envoyé spécial)

Bastia, 28 Janv. — La Castagniccia d'Orezza est une insondable forêt de châtaigniers qui forment, à la belle saison, un océan spacieux d'un vert violent, et dont la houle imposante déferle pompeusement sur les pentes des vallons. C'est une vaste féerie pour les yeux que cette sorte de phénoménal jardin en labyrinthe, solitaire, et dont le silence angoissant est seulement troublé par le frôlement musical de la brise sur les feuilles qui crissent avec douceur ou par l'ample battement d'ailes d'un épervier vorace en quête d'une proie. Un jardinier fou de grandeur paraît entretenir, avec une infinie minutie, l'ordre de ce parc impressionnant qui se transforme, quand vient l'automne, en une masse ondoyante de cuivre en fusion.

Rien n'est plus sauvage en Corse, si ce n'est la Scala di Santa Regina, que cet océan immense de châtaigniers vigoureux, que la moindre brise fait largement onduler, et au milieu duquel la plus petite maison est un phare isolé, où le plus petit village fait figure de capitale, voire de continent.

Combien de fois suis-je allé de Bastia à Orezza en passant par Cervione où, en mars 1736, l'aventurier westphalien baron de Neuhof passa quelques mois avant de se faire sacrer roi de Corse sous le nom de Théodore I^{er}.

Entre Cervione et Orezza, se déploie

la splendeur du Valle d'Alesani. C'est là un cirque vertigineux. Le maquis le plus épais et le plus haut de toute la Corse, peut-être, recouvre ici de terrifiants abîmes où se mêlent les châtaigniers et les fougères d'un vert acide. En voyant ce maquis dru, où de nombreuses familles de cochons noirs à la queue rose vadrouillent où il leur plaît en toute liberté, on comprend très bien que les bandits légendaires soient, pour la gendarmerie, un gibier difficile, surtout lorsque la population forme, avec les aspérités touffues d'une montagne tourmentée, un véritable consortium protecteur du banditisme.

Car, les bandits sont souvent, pour les populations des villages corses, de véritables bienfaiteurs. Un bandit corse — sauf exception — (tel Spada dans la région bonifacienne actuellement), n'est pas un apache ni un voleur. C'est fort souvent un galant homme qui a tué, je n'en disconviens pas, mais qui a tué pour venger son honneur, pour satis-

faire aux mânes d'un parent assassiné, pour effacer une injure faite à sa famille ; qui a tué pour le panache. Oui, il y a du panache bien souvent chez les rois du maquis.

Castelli même, le dernier bandit disparu, à qui l'on peut reprocher quelques meurtres — une demi-douzaine à peine — n'avait d'ennemis que parmi ceux qu'il avait châtiés. J'ai eu l'occasion de le voir deux fois et de dîner même un soir dans le maquis avec lui et un berger de ma connaissance, qui était de ses amis. Castelli était d'une grande amabilité pour les touristes ; il leur était, à l'occasion, serviable ; et sous son rude costume de velours marron, il avait, avec ses mains calleuses, des gestes d'homme du monde, et sa voix robuste laissait entendre souvent des phrases de poète.

Par qui Castelli a-t-il été tué ? Nul sans doute ne le saura jamais. Par un parent de ses victimes ? Peut-être. Par un confrère ? C'est plus probable.

Les bandits corses ont souvent des relations qu'un public inaverti, méconnaissant absolument l'âme du pays, ne leur soupçonne pas.

C'était en 1923. Je me trouvais à Vizzavona en compagnie d'un de mes amis, au Grand Hôtel. Nous passions nos journées à errer sur les berges rocheuses de l'Aghione, et à écouter sous la crypte des sapins et des mélèzes le murmure frêle des eaux filtrées par la forêt. Vizzavona est une sorte de Mecque spirituelle où le rêve est toujours chez lui. Or, un soir, un député qui villégiaturait comme nous au pied du Monte d'Oro nous dit :

« Je vais vous montrer un spectacle curieux. Regardez cet homme, assis dans le coin de droite de la salle à manger. Savez-vous comment il s'appelle ? C'est Nonce Romanetti, le bandit. »

Et grâce à une commune relation je pus être mis en rapport avec Romanetti, qui se promenait comme nous librement dans la forêt et se montrait d'une correction parfaite, même avec les gendarmes. Il n'est d'ailleurs pas prouvé que ce soit un gendarme qui ait tué Romanetti, pas plus que Castelli.

Lorsqu'un bandit corse fait de la politique d'une façon trop active, ou conte trop facilement fleurette à quelque jeune fille ou jeune femme, il prononce lui-même sa tacite condamnation à mort. Il est exécuté par un adversaire politique ou, ce qui est plus dangereux, par un rival en amour, à moins que ce ne soit encore par une victime de sa « perception ». Un bandit qui « fait le percepteur », c'est-à-dire qui oblige tel ou tel à lui donner de l'argent ou des produits de la terre, sous la menace du fusil, se crée des haines qui ne pardonnent pas.

Mais si les bandits, une fois qu'ils ont « pris le maquis » à la suite du premier meurtre qu'ils ont commis, pour satisfaire à l'honneur le plus souvent, n'inquiètent pas les populations des villages, celles-ci les aident à se cacher et à vivre, sont heureuses de leur offrir ce dont ils ont besoin, et ont parfois recours à leurs services pour se défendre contre un vrai malfaiteur. — *Maurice Ricord.*